

Pour et contre Voltaire

Volume 5, numéro 3, août 1969

Une littérature de combat 1778-1810 : les débuts du journalisme
canadien-français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036404ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036404ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1969). Pour et contre Voltaire. *Études françaises*, 5(3), 271–286.
<https://doi.org/10.7202/036404ar>

POUR ET CONTRE VOLTAIRE

*Extraits du Dictionnaire anti-philosophique*¹

Ce Poète étoit l'esprit le plus universel & l'Ecrivain le plus élégant de sa nation; mais ce n'étoit pas assez pour lui de cette gloire; il voulut y joindre de bonne heure la malheureuse réputation d'Incrédule, & être à la fois l'Alexandre & l'Attila de la Littérature. On sait qu'il naquit en 1694 à Paris d'un Père respectable, aussi connu par son esprit que par ses mœurs. Cet homme vertueux eut à gémir de bonne heure sur les égaremens de son fils. L'impiété éclata en lui aussitôt que le génie, & son génie fut prématuré. A peine savoit-il bégayer des vers, qu'il se signala par de petits Poèmes obscènes & impies.

Le Collège de LOUIS LE GRAND, cette Ecole de l'esprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeste. Ce n'est pas que ses Professeurs ne lui donnassent de bonnes leçons, & des exemples encore meilleurs; mais plus flatté de l'applaudissement des jeunes Libertins du Collège, que touché des remontrances de ses Maîtres, il lâcha la bride à son orgueilleuse témérité. Tout le monde sait que le Père le Jay, son Professeur de Rhétorique, lui prédit dès lors qu'il seroit *l'étendard de l'Incrédulité*.

Cette Prophétie ne s'est malheureusement que trop accomplie. Au sortir du Collège, le jeune Arouet (car il n'avoit point encore pris alors le titre de Voltaire) se lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits soupers du Temple, & le poison de l'impiété ne fit que

1. Dom Louis Mayeul Chaudon, *Dictionnaire anti-philosophique*, 1^{re} éd., Avignon, 1767. Il s'agit d'un des plus célèbres ouvrages de la polémique anti-voltairienne. L'auteur reprend et réfute la plupart des articles du *Dictionnaire philosophique*; il y ajoute un article « Voltaire », particulièrement développé, qui a fourni à Mesplet la matière de ces longues citations. A partir de la quatrième édition, l'ouvrage s'intitule *Anti-Dictionnaire philosophique*.

s'exalter de jour en jour en lui par ses conversations avec l'Abbé de Chaulieu, & avec les Compagnons de Table de ce Poète Epicurien.

M. de Voltaire médita dès-lors son *Epître à Uranie*, qu'il attribua quelque temps après la mort de l'Abbé de Chaulieu, à ce Précepteur du Déisme; mais il ne persuada personne. Cette Epître si célèbre par le coloris du style & par l'harmonie de la versification, l'est encore d'avantage par les blasphèmes & par la liberté cynique qui y dominant.

Edipe, la première pièce de Voltaire, annonça un digne successeur de Corneille & de Racine; mais elle montra en même temps sa façon de penser. Les hommes Religieux y trouvèrent plusieurs choses répréhensibles, entr'autres ces vers si captieux:

*Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple pense.
Notre crédulité fait toute leur science.*

Plusieurs vers de la *Henriade* parurent frappés au même coin; & lorsque le jeune Poète montra son Ouvrage au célèbre & malheureux Rousseau, ce grand homme, choqué du ton de déclamation, de satire et de hardiesse que le jeune Auteur y prenoit, lui conseilla d'imiter plutôt Virgile que Juvénal, & de respecter ce qui étoit respectable.

On imagine bien que M. de Voltaire ne changea pas sa façon de penser à Londres, où il se retira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit essuyés en France. C'est dans ce centre de l'irréligion qu'il écrivit ses fameuses *Lettres Philosophiques*, condamnées au feu par le Parlement de Paris, qui décréta l'Auteur de prise de corps. Cet Ouvrage paroît entièrement dicté par la haine du Christianisme, mais par une haine aussi aveugle que furieuse, aussi injuste qu'opiniâtre. Les infidélités historiques, les Paralogismes, les Antithèses, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque presque sans cesse la Religion, avec un acharnement inoui; c'est un Vautour attaché à sa proie.

Loue-t-il quelques Sectes; ce sont celles qui sympathisent avec le Tolérantisme, ou avec le Déisme. Plus elles

semblent séparées du reste des Chrétiens, plus il affecte d'applaudir à leurs mœurs & à leurs usages, quelques singuliers qu'ils soient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges, & le panégyrique de quelques Membres séparés est presque toujours la satire du Corps entier. Ainsi l'encens prodigué au Fanatisme des Quakers, est une insulte réfléchie sur les autres Chrétiens.

Croiroit-on que le Paganisme même est toujours mieux traité que le Christianisme ? Mais cela devoit être, & M. de Voltaire étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus, & qui ne proposoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les Anecdotes historiques, qu'on trouve dans ces *Lettres*, n'y sont placées ordinairement qu'autant qu'elles fournissent des traits odieux contre notre Religion. Les observations, même les plus philosophiques, sont faites de réflexions critiques sur nos Dogmes. Si l'Auteur induit quelques morceaux des Ecrivains Anglais, il choisit toujours ceux qui sont les plus favorables à l'indépendance & à l'incrédulité, & l'estime qu'il en fait est toujours proportionnée à l'excès de toute licence.

Mais le plus grand édifice que M. de Voltaire ait élevé à l'Irréligion, c'est sans contredit son *Essai sur l'Histoire générale*, si justement proscrit par l'Assemblée du Clergé de 1765. Un homme d'esprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage : *Système d'Histoire universelle, dans lequel l'Auteur arrange les faits, suivant son imagination, pour prouver que la Religion est une Chimère atroce, l'homme un animal sot & malfaisant, jouet éternel d'une destinée aveugle : Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel est en effet le résultat de cette *Histoire*, que quelques Enthousiastes ont osé mettre au-dessus du sublime discours de Bossuet ? Cette proposition : *quiconque ne craint point un Dieu ne sait ce que c'est que de troubler l'Univers.* Le fatalisme y triomphe : on y voit une liste magnifique de tous les Scélérats, qui ont vécu dans la prospérité & qui sont morts tranquilles. On leur oppose une

foule de bons Rois & de gens de bien, qui ont péri d'infortune & de misère. S'il est question d'une guerre entreprise par un Souverain, l'Auteur ne manque pas de faire observer que le plus juste des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde seroit une preuve pour un homme sage, qu'il y a une autre vie, où tout doit être compensé. Mais notre judicieux Historien n'a garde d'y croire : l'âme des bêtes, qu'il ne connoît point du tout, lui fournit des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Tous les hommes ne sont que de pures machines, qu'un être capricieux anéantit, après qu'elles ont joué leur rôle. Un enfant & un petit chien se ressemblent à merveille, & entre Archimède & une Taupe, il n'y a de différence, que la finesse des organes.

L'âme étant détruite, la révélation ne peut tenir longtemps, & c'est contr'elle que le grand Historien a tourné ses principales batteries. Il ramasse les fables anciennes & modernes, les contes des Indiens, les absurdités du Mahométisme ; & après avoir donné un air de raison à toutes ces folies, il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne, à laquelle il prête toutes sortes d'absurdités.

Les preuves de fait ne l'embarrassent point ; l'Autorité les nie toutes et les ridiculise. Les titres les plus authentiques, les Histoires les plus anciennes, les phénomènes échappés de la ruine des temps, tout disaroît à ses yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des Césars & de la haine des Philosophes s'est établie comme toutes les autres Sectes, sans contradiction. Le vertueux Néron, le sage Dioclétien, leurs ministres et leurs bourreaux ont favorisé les progrès. Voilà sans contredit de belles découvertes ; & c'étoit à un Poète qu'il étoit réservé de les faire.

Le même esprit règne dans le *Dictionnaire Philosophique*, mais il y paroît plus à découvert. L'Oracle des sages Modernes étoit autrefois enveloppé, insinuant, cap-

tieux ; mais aujourd'hui c'est un énergumène furieux qui exhale la haine avec d'autant plus de violence, qu'il avoit été plus long-temps forcé de la cacher. Il ne faut pas se gêner quand on est vieux, & certainement on ne se plaindra pas, que M. de Voltaire ait enchaîné sa plume dans la vieillesse. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer ; voyez la *Pucelle* ; voyez *Candide*. L'homme le plus familiarisé avec la licence, ne peut les lire sans indignation. Les ridicules outrageans, les impiétés grossières, les ordures dégoûtantes en salissent chaque ligne. L'Auteur oublie à tout moment le respect dû à la Divinité, à la Religion, à la vertu, aux mœurs, nous oserons dire au goût ; car rien ne lui est plus opposé que ce style bas, qui exprime des mœurs encore plus viles, ce ramas d'incidens puérils, d'aventures sans vraisemblance, de plaisanteries forcées, dont certains laquais du bon ton ne se feroient pas honneur ; mais qui sont très-dignes de M. de Voltaire & de la canaille.

C'est encore pis quand M. de Voltaire attaque ses adversaires. L'emportement le plus grossier dirige alors sa plume, & il n'a égard ni au rang, ni aux dignités. Les vertus & les places de M.M. l'Archevêque d'Auche & l'Evêque du Puy ne l'ont pas empêché de les traiter comme les plus vils des hommes. Il a poussé la brutalité jusqu'à les tutoier, & les épithètes dont il accompagne leurs noms, sont bien dignes de ce ton de décence & de politesse. Dans la Brochure qu'il a intitulée : *Défense de mon oncle*, il joint aux injures les plus infâmes, les obscénités les plus révoltantes. Il y a des Chapitres intitulés : *de la sodomie, de l'inceste, de la bestialité, d'Abraham & de Ninon de Lenclos*. La suite du Chapitre répond au titre. Personne n'a mieux fait connoître que lui, que plus on a de penchant à la critique, moins on aime à en être l'objet. Mais du moins en censurant, il auroit dû imiter la circonspection de ses adversaires. On ne comprend pas comment un septuagénaire qui se dit Philosophe, peut étaler une si étrange dépravation & une grossièreté si abominable. Si l'Auteur croit par-là faire mieux vendre ses libelles, il est malheureux pour lui d'être dominé par les passions qui les lui

font enfanter. Ses partisans eux-mêmes en rougissent ; & quel homme, fut-il né dans la lie du peuple, n'en rougiroit pas ?

C'est ainsi que M. de Voltaire se venge dans cette retraite forcée, qu'il nous peint comme un Paradis, de la privation des plaisirs de Paris, de Berlin, & de la Cour. Il a beau afficher son mépris pour les grandeurs ; il les regrette, il les pleure. Il ne tenoit qu'à lui de vivre heureux auprès du Roi de Prusse ; mais il se permet des familiarités indécentes avec le Monarque, il outrage ses Favoris. Il veut déplacer le Président de son Académie : il écrit des satyres atroces, & il est obligé de disparaître.

« Vous êtes bien le maître de quitter mon service quand vous voudrez, lui écrivit Frédéric ; mais avant de partir, faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la clef, la croix & le volume de poésies que je vous ai confié. Je souhaiterois que mes Ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits . . . Je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la folie, ni la vanité de certains Auteurs. Les cabales des gens de lettres me paroissent l'opprobre de la littérature. Je n'en estime pas moins les honnêtes gens qui les cultivent. Les chefs des cabales sont les seuls avilis à mes yeux. » (du 16 mars 1753)

Exilé des Etats d'un grand roi, quel sera son asile ? Ira-t-il en Lorraine ? Mais le Prince bienfaisant qui fait le bonheur de ce Pays, veut s'assurer de sa Religion ; & quelles assurances peut-il lui donner ? Enfin après avoir erré de Pays en Pays, il se fixe au bord d'un lac ; on le fête, on le caresse, on veille à sa santé ; il écrit contre le seul homme qu'on y respecte, & il est obligé d'abandonner ce nouvel asile. Faut-il d'autre réfutation de tous les Ecrits de M. de Voltaire ? Non. Comparons sa conduite avec ses Ouvrages, & en connoissant l'esprit qui les a dictés, nous verrons l'impression qu'ils doivent faire sur les âmes éclairées & sur les cœurs bien faits. Nous dirons avec le célèbre Montesquieu : *Le bon esprit vaut mieux que le bel Esprit.*

« En effet, dit un autre Auteur, le bon esprit fait

ménager les hommes, il se prête à leur humeur ; il supporte leurs défauts ; il plaît, on lui pardonne sa supériorité. Le bel esprit au contraire, plein de lui-même, immole à son amour propre celui des autres ; il se fait une foule d'ennemis. Le bon esprit soumis à l'ordre, s'attire une considération générale. Le bel esprit se croit tout permis ; il se fait mépriser du plus grand nombre. Le bon esprit toujours sage, même dans ses saillies, cherche moins à briller qu'à se rendre utile. Le bel esprit mendie les applaudissemens, court après les grâces, tombe dans le ridicule. L'un ne connoît point les airs ; il se tient avec décence dans son état. L'autre mesure les airs qu'il se donne, aux talens qu'il se croit, & ils sont innombrables. Celui-là pense avec justesse & parle avec précision ; celui-ci charge son discours de fleurs, aux dépens des idées. Le bon esprit s'occupe du solide & s'amuse des agrémens. Le bel esprit s'occupe des agrémens & s'ennuie du solide. L'un ne prend que le sel de la plaisanterie & puise dans la critique des réflexions qu'il réserve pour lui. L'autre se livre à la malignité de la censure, & se déchaîne souvent contre des défauts, dont il est lui-même pétri. Le bon esprit conçoit l'instabilité du bonheur ; il est préparé contre les disgrâces, il les supporte avec fermeté. Celui qui n'est que bel esprit, est souvent confondu par la plus légère humiliation, & il se trouve sans ressource dans l'infortune. L'un a pour objet principal d'exceller dans sa profession, & fait ses plaisirs de ses devoirs. L'autre sacrifie presque toujours les devoirs de son état aux objets qui l'amuse. Enfin le bon esprit garde en tout un juste milieu & fuit les extrémités ; tandis que le bel esprit franchit toutes les bornes & donne presque toujours dans l'extrême.» (Ceci est tiré du Tome IV des *Mémoires* de l'Académie de Nancy.)

*
* *
*

Portrait de l'auteur du « Dictionnaire philosophique »

Vous me demandez, Monsieur, le portrait de M. de Voltaire que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses Ouvrages. C'est déjà beaucoup, selon moi, que de connoître

l'Auteur. Vous voulez voir l'homme. Je vais essayer de vous peindre l'un & l'autre.

M. de Voltaire est au-dessus de la moyenne taille. Il est maigre, d'un tempérament sec; il a la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étincellans & malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses Ouvrages, il l'a dans son action. Vif jusqu'à l'étourderie, c'est une ardeur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainsi constitué ne peut manquer d'être valétudinaire; & la lame use le bourreau. Gai par complexion, sérieux par régime, ouvert sans amis, il sait le monde & l'oublie. Le matin, Aristippe, & Diogène le soir. Il aime la grandeur, & méprise les grands. Il est aisé avec eux & contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour, & s'y ennueie. Sensible sans attachement, voluptueux sans passion, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconstance. Raisonnant sans principes, sa raison a ses accès comme la folie des autres. L'esprit vif & le cœur injuste, il pénètre tout & se moque de tout. Il sait moraliser sans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéressé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim & soif. Il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il étoit fait pour jouir, & il veut amasser. Voilà l'Homme; voici l'Auteur.

Né Poète, les vers lui coûtent trop peu, cette facilité le nuit [*sic*]; il en abuse, & ne donne presque jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, éloquent, après la Poésie, son métier seroit l'Histoire, s'il pouvoit approfondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu suivre la méthode de Bayle, il le copie en le censurant. On a dit que pour faire un Ecrivain sans passion & sans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni Religion ni Patrie. Sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grand pas vers la perfection. On ne peut pas d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation; on lui trouve au contraire un tic approchant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toujours le temps passé & sont mécontents du présent. M. de Voltaire se plaint continuellement de son pays; il le blâme en tout, & loue

avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la Religion, on sait qu'il n'en reconnoît aucune. Il a beaucoup de littérature étrangère & française, & de cette érudition mêlée qui est à la mode aujourd'hui. Politique, Physicien, Géomètre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiellement & sans rien approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr. Satyrique ingénieux, mauvais critique, il aime les sciences abstraites; & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable. Tantôt misanthrope, tantôt satyrique outré, pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, & il l'est à coup sûr.

*

* *

Relation d'un voyage aux Délices, par un Chinois

Je suis de retour d'un voyage que j'ai fait à Genève. L'envie de voir un Européen qui passe pour le plus beau génie de son siècle, m'a fait entreprendre ce voyage. Ce grand homme ne fait point sa résidence dans la Ville qui porte ce nom; il habite un beau château qui en est à quelque distance, où il a une excellente table, & où les étrangers qui viennent l'admirer sont admis. C'est, dit-on, la première fois depuis le renouvellement des arts en Europe qu'on ait vu un Poète avoir un cuisinier.

Son château a pour lui un grand avantage, c'est que sa personne y est en sûreté; car cette grande lumière est brouillée avec toutes les lumières d'Europe. Heureusement pour lui, il s'est trouvé un petit Pays neutre sur la terre, qui l'a reçu; sans quoi il auroit peut-être été forcé de finir son existence, faute d'un local pour exister.

Son château est bâti sur le terrain de deux Souverainetés étrangères qui sont limitrophes; il est, pour ainsi dire, à cheval sur deux Puissances; de manière que s'il venoit à être poursuivi par quelque Potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une de ses chambres opposées, & il seroit aussitôt dans un Pays étranger. Ce n'est pas si mal imaginé pour un Ecrivain, qui craint le ressentiment des

Princes qui, en Europe, n'oseroient violer les frontières des États.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à son château; on m'annonça comme Chinois, & aussitôt les portes de son appartement me furent ouvertes. Sa vue m'effraya; je crus voir un spectre; je n'ai jamais vu d'homme qui ressemble plus à un mort. Cette momie Européenne a à peine six onces de chair sur les os. Puisqu'il existe, il faut nécessairement que ce soit un esprit; car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il est vieux; car il n'y a jamais eu de fantôme jeune. Je m'entretins longtemps avec lui sur l'Asie; & il me fit plusieurs questions sur le gouvernement Chinois. Dieux ! que les grands génies Européens sont petits, quand on les examine à côté de leurs Livres !

Jamais Auteur ne publia tant d'ouvrages différents & n'enfanta tant de volumes. Il est continuellement agité du démon de ses idées; il ne dort, ni ne veille; il pense. Son esprit est sans cesse aux prises avec son imagination. Il passe sa vie à éclore; il enfante souvent; mais il fait beaucoup de jumeaux; c'est le père aux méneches; car sa mémoire trahit souvent son esprit. A force d'accouchemens, il accouche souvent des mêmes productions.

Il ne laisse échapper aucune pensée; tout ce qui se présente est de bonne prise. Il ne se dérobe en rien à lui-même; le Public jouit de toute l'étendue de son génie. Il se laissera tout entier à la postérité; il occupera la scène du beau génie, tant que son esprit lui fournira des productions; il ne mourra, que lorsqu'il n'aura plus rien à dire.

Il est riche contre toutes les règles de la littérature. Il trafique depuis un demi-siècle en génie; il passe pour un des plus grands marchands d'esprit qu'il y ait en Europe; il a débité pour plus de quatre cent mille livres tournois de ses idées aux Libraires, & pour se dépêcher d'être opulent, il leur a souvent vendu deux fois la même marchandise.

*

*

*

*Très humble requête d'un auteur domestique
à M. de Voltaire, son cher maître*

*Jeune l'on pêche, & vieux on obtient grâce; vous l'avez dit autrefois, mon cher Maître; & j'espère que vous le vérifierez aujourd'hui en ma personne. Séduit par la lecture de certains écrits où l'on établissoit une égalité parfaite entre les hommes, je trouvai que la Providence avoit tenu la balance très inégalement entre vous & moi. Pour la mettre un peu en équilibre, j'eus le malheur de vous voler un écrin, qui avoit appartenu à je ne sçais quel Juif de Prusse. Dérober à un Hébreu, n'auroit pas été un grand péché, car vous nous avez sagement peint ce peuple comme le plus abominable qui ait jamais été. Mais voler un maître respecté & chéri, c'est un crime qui seroit irrémissible, si vous étiez moins bon. La morale que vous avez prêchée dans votre édifiant *Dictionnaire Philosophique* doit vous rendre encore plus indulgent. Vous dites qu'on ne tourmentera pas éternellement *un pauvre homme pour avoir volé une chèvre*. Or, si un voleur qui auroit enlevé à un Laboureur le seul animal qui soutenoit sa vie & celle de ses enfans, n'a rien à craindre de la part de Dieu, je n'ai pas beaucoup à redouter de votre part. Car enfin les deux cas sont bien différens. Quiconque vole une chèvre à un homme qui n'a que ce seul bien, s'empare du nécessaire & peut réduire cet homme à la mendicité; mais quiconque filoute des diamans soulage un homme riche d'un superflu inutile. L'écrin que j'eus la fantaisie de vous prendre, ne vous servoit à rien; & on ne peut vous disputer la qualité d'homme opulent. Vous me disputerez peut-être celle de bon raisonneur; mais je vous dirai que je ne fais que tirer des conséquences de vos principes; s'ils sont mauvais, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Reste, qu'ils me justifient & qu'ils sollicitent pour moi votre indulgence. Puisqu'on ne doit pas être *damné pour avoir volé une chèvre*, je voudrois encore vous demander, mon cher maître, si on le sera pour avoir vendu deux fois la même marchandise, sur-tout quand cette marchandise est une chose futile, *du noir sur du blanc*, comme vous avez dit. J'attens votre réponse pour me défaire d'un manuscrit*

précieux. Je le ferai imprimer d'abord chapitre par chapitre, & j'aurai enfin le produit d'une vingtaine de brochures. Ensuite je les réunirai sous le titre de *Contes de Vadé*² ou de *ma mère l'oie*. Enfin après l'avoir publié sous le nom de *mélanges*, je le revendrai une quatrième fois sous celui de *Collection complète* ou de *Rédaction générale de mes fadaises*. Je n'attends que votre décision pour produire cet important ouvrage, & j'en destine le fruit à la restitution de vos diamans. Cette petite circonstance doit vous rendre moins sévère dans la résolution de ce cas épineux. J'apprends que vos Lecteurs l'ont déjà décidé plus d'une fois; mais ce sont des gens trop difficiles.

(30 septembre 1778, p. 63-65; 7 octobre 1778, p. 67-69)

Lettre de l'Homme sans préjugé

A l'imprimeur

J'ignore, Monsieur, quelles sont les raisons pour lesquelles vous mettez au jour tout ce qui peut avoir été écrit au désavantage de l'illustre Voltaire, & que vous cachez avec autant de soin les productions qui vous ont été remises pour insérer dans votre Papier Périodique, & qui peuvent détruire les horreurs diffamant la mémoire du plus respectable de tous les Sçavants. Pourquoi cette prédilection ? ne devez-vous pas donner place dans la Feuille à ce qui vous sera offert, pourvu que l'Etat & le Gouvernement n'aient pas sujet de s'en offenser ? Vous seriez-vous imaginé faire perdre l'estime & la vénération que nous avons pour ce flambeau du siècle, en remplissant vos Feuilles de mille ordures Littéraires contre ses écrits & son caractère ? ou vous auriez dû choisir un autre sujet, ou traiter celui-là différamment; & dans tous les cas vous ne devez rien supprimer.

Je me suis aperçu de cette liberté indiscreète de conserver des originaux; vous ne les produisez qu'autant qu'ils s'accoutument à votre politique (politique mal entendue,

2. Voltaire publia, en 1764, sept *Contes*, sous le pseudonyme de Guillaume Vadé, et précédés d'une préface signée Catherine Vadé.

qui ne peut que vous produire du désagrément). Vous n'ignorez pas, ou ne devez pas ignorer, Monsieur, que vous devez plus au Public qu'à quelques particuliers; que votre Art est libre (j'entends d'une liberté honnête et sociale) & que, vous ne devez faire aucune acception des personnes & des écrits; que tout ce qui ne sera pas contraire à l'honnêteté & aux bonnes mœurs en général doit être reçu sous la Presse.

Sçavez-vous ce qu'on pense de votre affectation à avilir ce Grand Homme ? Je vais vous le dire en peu de mots. L'ignorant vous estime bien au-dessus de Voltaire que vous avilissez; ne pouvant pas connoître la justice de la Critique, n'en connoissant point l'objet, il vous applaudit; mais quelle gloire espérez-vous retirer de ses louanges... L'homme de bon sens, & qui connoît seulement le nom de Voltaire, doute de votre sincérité, & le Sçavant indigné, vous méprise.

Croiriez-vous nous faire avaler que cet homme unique, dont la mort a plongé toute la République des Lettres dans une consternation que la suite des temps ne modérera jamais, ait tenu les conversations basses que vous lui prêtez ? Non, nous ne sommes pas assez aveugles; ces Dialogues, ces Analyses, les divers portraits, la Relation du Voyage, la très-humble Requête de son Domestique, sont les fruits de la jalousie, du préjugé & de l'ignorance.

Quoi qu'il en soit, je n'entends point vous restreindre à ne parler qu'avec respect de Mr. de Voltaire; mais aussi j'ai droit d'exiger de vous que vous ne supprimiez point les originaux qui vous seront remis, surtout ceux qui traiteront contre votre Critique. Ne vous attribuez pas le privilège exclusif de n'insérer que vos Productions, ou si vous vous êtes réservé ce droit, faites le sçavoir; vous éviterez la peine de lire le Papier & celle de vous contredire.

De plus je me déciderai à envoyer mes Productions à Québec si dorénavant vous ne les insérez dans la Feuille.

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ

Lettre anonyme d'un directeur d'Académie

A l'imprimeur

Vous nous prenez sans doute pour des ignorants, & encore peut-être croyez-vous nous faire grâce; vous puisez dans l'*Anti-Dictionnaire Philosophique* toutes les productions que l'anti-Littérature a enfantées pour anéantir, s'il lui étoit possible, les Œuvres de M. de Voltaire, ou du moins les faire lire avec horreur. Sçachez, Monsieur, que cet Ouvrage est entre nos mains, que nous en connoissons toute la valeur, & que les Auteurs de ce fatras de Littérature sont seuls capables de penser, parler & agir ainsi qu'ils font parler, penser & agir le plus sçavant de tous les hommes. Nous vous avertissons qu'une Assemblée d'un petit nombre d'Hommes de Lettres, par les soins qu'ils prennent pour devenir sçavans (Académie jusqu'à présent inconnue dans ce pays) se sont proposés & se proposent de fournir toutes les raisons pour détruire tous les ridicules que vous donnerez libéralement à un homme que vous devez aimer & respecter; sa mémoire doit vous être chère, ses Ecrits doivent être le sujet de votre admiration, & vous pourriez sans effort faire une compensation de ses vertus, & de ses talents avec ses défauts. Mais il paroît qu'anti-Voltairien, vous voulez raisonner comme le commun des hommes, & que vous adoptez le système erroné des siècles précédents: il n'étoit pas permis de raisonner; & parce que votre grand-père étoit anéanti dans le préjugé & l'ignorance, vous regardez ces deux vices de l'humanité comme un bien héréditaire auquel vous ne voulez pas renoncer. Voltaire a levé le voile qui couvroit les vices & les crimes dont l'homme en général se paroît; en le démasquant il a choqué, chacun s'est reconnu aux traits sous lesquels il les a peints. Il étoit l'écueil du fanatisme, par conséquent ennemi de l'enthousiasme & de la superstition: voilà son premier crime. Ennemi du Despotisme, par conséquent des Grands; Historien trop véridique, Critique sans fard, Poète, historien, Phisicien, Politique; enfin universel; il sçut tout, parla de tout, décida de tout; il étoit profond, aucun homme ne peut lui disputer avec raison ces titres glorieux. Vous

vous parez d'un ouvrage, Monsieur, qui mérite à juste titre la condamnation que le Parlement de Paris (alors aveugle) porta contre les *Lettres Philosophiques*. Nous vous avons déjà dit que nous avons en notre possession l'*Anti-Dictionnaire Philosophique*; après une analyse la plus exacte de cet Ouvrage nous avons connu, que le Préjugé, le Fanatisme, la Superstition la plus outrée, l'Ignorance, ou la mauvaise interprétation des Livres Saints, la politique d'intérêt ou d'honneur avoit enfanté ce cahos de *fadaïses*, qu'un homme de bon sens lira sans le connoître, & l'ayant lu l'ensevelira dans la poussière de sa Bibliothèque.

Telle est l'idée que notre petite Académie s'est formée, après un mûr examen du Livre intitulé l'*Anti-Dictionnaire Philosophique*. Ne nous donnez plus la moindre de ses parties, si vous vous estimez assez pour ne pas être, ainsi que les Auteurs, tourné en ridicule, peut-être pis.

Les Membres de notre Académie vous saluent complaisamment, & vous prient de profiter de leur conseil.

Par Ordre du Président
L. S. P. L. R. T.

(21 octobre 1778, p. 76)

Nº. XI.

(41)

(1778.)

GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTÉRAIRE,
Pour la Ville & District de MONTREAL.



MERCREDI,

12 Août 1778.